

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Les bords du Rhin

Guinot, Eugène

Paris, 1847

III. Strasbourg

[urn:nbn:de:bsz:31-120900](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-120900)

III

STRASBOURG.

En quittant le canton de Bâle, le Rhin coule entre la France et le grand-duché de Bade. La rive droite du fleuve appartient au grand-duché depuis la limite du canton jusqu'à Mannheim.

Huningue est à une portée de canon de Bâle, sur la rive gauche du Rhin. Le traité de Munster avait réglé que la ville de Bâle ne serait plus sujette aux lois de l'empire, qu'elle jouirait d'une entière franchise et d'une pleine liberté, et qu'on ne pourrait bâtir aucun fort sur le bord du fleuve jusqu'à Philipsbourg. Cependant Louis XIV éleva les fortifications d'Huningue, que les traités de 1815 ont détruites.

Dès le début, le pays se fait remarquer par ses riants aspects, ses charmants villages, ses châteaux pittoresques. Voici le village de Weil, dont les vignobles produisent un vin délicieux ; — près du rivage se trouve la petite ville de Zierrach, animée par l'industrie de ses fabriques ; — plus loin, le château d'Istein et l'église de Saint-Veit, bien connue des pieux pèlerins qui en font le but de leurs dévotes excursions. C'est là que se trouve ce fameux pont que le prince Eugène de Savoie jeta sur le Rhin, du haut des rochers taillés à pic, à quatre-vingts pieds au-dessus du fleuve, et sur lequel le général fit défilér six mille cavaliers dans une nuit.

Les grands souvenirs militaires palpitent partout dans cette contrée. Après avoir passé Kaltenherberg, où les curieux s'arrêtent pour aller visiter dans les environs la belle grotte de Haselerhöhle toute ruisselante de magnifiques stalactites, on trouve la petite ville de Schliengen, immortalisée par la bataille que s'y livrèrent en 1796 le général Moreau et l'archiduc Charles d'Autriche. Puis on aperçoit se dresser à l'horizon le mont Blauen, qui s'élève de trois mille six cents pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée. Du sommet de cette montagne on découvre une grande partie de la Suisse, du duché de Bade et de l'Alsace. Les voyageurs qui ne veulent négliger aucun point intéressant s'arrêteront à cet endroit pour gravir le Blauen et visiter les ruines du vieux burg de Badenweiler. Ce château portait jadis le nom

de Bade-Bade, et il servit de résidence aux familles princières du pays. La princesse Clémentine de Zæhringen le reçut en dot du duc Conrad son père, lorsqu'elle épousa, en 1147, le duc Henri-le-Lion. Elle vendit à Frédéric Barberousse ce domaine, qui revint plus tard de la famille des Hohenstaufen à celle de Zæhringen, et servit de demeure aux comtes de Fribourg lorsqu'ils eurent perdu leur ville. Les Français détruisirent le château dans la désastreuse campagne de 1678. Vers la fin du siècle dernier on a découvert à Badenweiler les ruines d'un bain romain d'une dimension considérable. Dans son enceinte, formée de murs épais, on retrouve les vestiges de ses portiques, de ses cellules, de ses vestiaires. Les appartements étaient au nombre de cinquante. Les restes d'un autel montrent que ces bains étaient consacrés à Diane. Dans les fouilles qui ont été faites en ce lieu, on a trouvé une grande quantité de médailles et de débris de vases antiques. Les Romains avaient construit le bain de Badenweiler dans le style grec; le célèbre architecte Weinbrenner a refait un plan de cet édifice, tel qu'il devait être jadis, et tel qu'on devrait le reconstruire. Ce serait là, sans contredit, un des monuments les plus curieux de l'Allemagne.

Neuenbourg, qu'on trouve un peu plus loin sur la rive droite du fleuve, est célèbre par le siège qu'elle soutint contre le duc Bernard de Weymar. Furieux de la longue résistance que lui opposaient les assiégés, le duc, exhalant sa colère

en menaces formidables, jura, en présence de son armée, que la ville recevrait un châtement exemplaire et qu'après l'avoir prise il n'y laisserait en vie — ni chien ni chat.

A bout de ressources, après avoir épuisé ses vivres et perdu ses plus vaillants défenseurs, Neuenbourg se rendit enfin, et alors le duc Bernard se repentit du serment meurtrier qu'il avait fait.

Il ne voulait pas manquer à sa parole; il voulait encore moins exterminer la population de la ville. Un expédient à la fois ingénieux et plaisant le tira d'affaire. Il prit à la lettre la formule qu'il avait donnée à ses menaces, et, épargnant les citoyens de Neuenbourg, il fit tuer tous les chiens et tous les chats qu'on put trouver dans la ville.

Arrivons à Vieux-Brisach. — Cette ville était autrefois située sur la rive gauche du Rhin; le fleuve a dévié de son cours, et Vieux-Brisach se trouve maintenant placé sur la rive droite. L'importance de sa position est toujours considérable, mais elle a perdu beaucoup de sa force. Jadis c'était une des plus solides forteresses de l'Allemagne. Drusus l'avait fondée; les ducs de Zähringen la revêtirent d'épaisses murailles et en firent la meilleure gardienne de leur territoire. Mais cette vaillante citadelle s'écroula sous le canon dans la guerre de 1743; elle se releva pour retomber sous les coups des Français cinquante ans plus tard, en 1793; on la réédifia de nouveau, et elle fut pacifiquement démolie par son propriétaire, le grand-duc de Bade, obéissant à la loi des traités.

Aujourd'hui le sommet du mont Brissacus, où les Romains avaient planté leur aigle et les Zæhringen leur citadelle, ce mont de basalte, dont le pied plonge dans le fleuve, ne porte plus au front sa couronne de créneaux. Une église le domine. A la menace a succédé la prière. Cette église, dédiée à saint Étienne, possède de curieux ornements; de belles statues de bois décorent son maître-autel; ses chapelles sont illustrées par les tombeaux de plusieurs grands capitaines. On voit encore dans le chœur le siège où se plaçait le dernier évêque de Strasbourg qui eût Vieux-Brisach dans son diocèse; sur la tapisserie sont brodées les armes du trop fameux cardinal de Rohan. — L'empereur Frédéric Barberousse dota cette église d'une belle châsse d'argent renfermant les précieuses reliques de saint Gervais et de saint Protais.

De Vieux-Brisach, les rives du Rhin n'offrent rien de remarquable jusqu'au pont de Kehl. Dans le siècle dernier, Kehl était une place forte et avait une imprimerie célèbre et active. L'imprimerie était plus forte et plus occupée que la citadelle; chaque jour ses presses lançaient de l'autre côté du Rhin des volumes qui n'auraient pu être imprimés en France, faute de l'approbation et du privilège du roi. C'était le temps de la fortune de Kehl et de son importance. Maintenant, elle a tout perdu, son imprimerie et ses murailles. C'est un simple village démantelé, qui n'a pour toute industrie qu'un petit commerce d'expédition, et pour toute garnison qu'un poste de fantassins assez nombreux pour

fournir et relever de deux heures en deux heures un factionnaire posé en tête du pont de bateaux qui joint les deux rives, et dont le milieu forme la limite entre le grand-duché de Bade et la France.

Bien que Strasbourg ne soit pas sur le Rhin, cette ville appartient à la description des bords du fleuve, car il n'est pas de voyageur, voyageant avec loisir et pour satisfaire sa curiosité, qui ne s'arrête au pont de Kehl et ne mette le pied sur la rive gauche pour visiter une des cités les plus remarquables, une des places les plus fortes du royaume de France.

A moitié chemin des trois quarts de lieue qui séparent la ville du fleuve, se trouve, à gauche en venant du Rhin, un monument élevé à la mémoire du général Desaix, formé d'une pyramide tronquée et ornée de quatre bas-reliefs chargés d'inscriptions commémoratives.

Les Romains, qu'on rencontre toujours en remontant à l'origine de toutes ces villes, fondèrent un établissement militaire à l'endroit où s'élève aujourd'hui Strasbourg. Ils le nommèrent *Argentoratum*, et bientôt ce fut une cité florissante, décorée de beaux édifices, parmi lesquels on citait un temple dédié à Hercule; — non pas l'Hercule de l'Olympe romain; mais l'Hercule de Phénicie, l'Hercule fondateur, le dieu par excellence, qui bâtissait les villes, poliçait les peuples, enseignait les arts, les sciences et le commerce. Ce dieu, dans son temple, était représenté tenant en main trois pommes d'or, symbole des trois saisons.



St. Blasien

fournie et relevé de deux heures en deux heures un factionnaire posé en tête du pont de bateaux qui joint les deux rives, et dont le milieu forme la limite entre le grand-duché de Bade et la France.

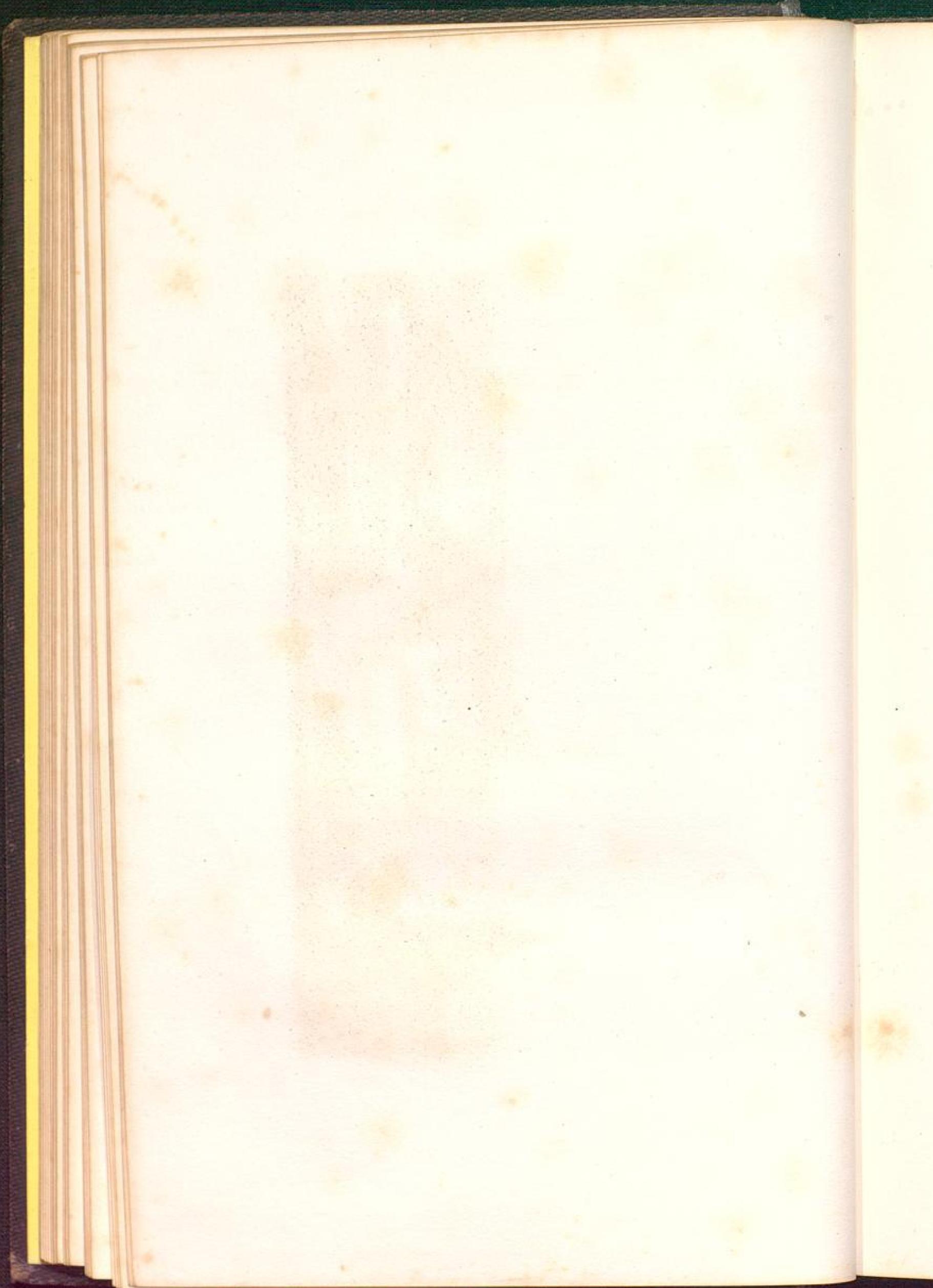
Mais que Strasbourg ne soit pas sur le Rhin, cette ville appartient à la description des bords du fleuve, car il n'est pas du voyageur, voyageant avec loisir et pour satisfaire sa curiosité, qui ne s'arrête au pont de Kehl et ne mette le pied sur la rive gauche pour visiter une des cités les plus remarquables, une des places les plus fortes du royaume de France.

A moitié chemin des trois quarts de lieue qui séparent la ville du fleuve, se trouve, à gauche en venant du Rhin, un monument élevé à la mémoire du général Desaix, formé d'une pyramide tronquée et ornée de quatre bas-reliefs chargés d'inscriptions commémoratives.

Les Romains, qu'on rencontre toujours en remontant à l'origine de toutes ces villes, fondèrent un établissement militaire à l'endroit qu'on s'élève aujourd'hui Strasbourg. Ils le nommèrent *Argentoratum*, et bientôt ce fut une cité florissante, décorée de beaux édifices, parmi lesquels on citait un temple dédié à Hercule; — non pas l'Hercule de l'Olympe romain, mais l'Hercule de Phénicie, l'Hercule fondateur, le dieu par excellence, qui bâtissait les villes, policait les peuples, enseignait les arts, les sciences et le commerce. Ce dieu, dans son temple, était représenté tenant en main trois pommes d'or, symbole des trois saisons.



Strasbourg



Attila, le dévastateur, passa sur la ville et la détruisit; mais la situation qu'elle avait occupée la rendait trop nécessaire pour qu'elle ne se relevât pas, et comme elle était le centre de trois routes s'élançant de son sein pour aller, l'une à Milan, l'autre à Trèves, la troisième en Belgique, elle emprunta de cette heureuse position son nouveau nom de *Strateburgum*, qui signifie : « bourg sur les routes. » L'empire n'avait pas de plus solide rempart contre la France. Louis XIV, qui connaissait le prix d'une bonne citadelle, s'empara de Strasbourg en pleine paix, dans l'année 1684. Il refit ses fortifications sur un plan formidable, et au-dessus de la porte de la citadelle, on grava cette inscription à la fois si simple et si grande : — *Servat et observat*; — c'est-à-dire : — elle garde et elle observe.

Les beautés de Strasbourg sont ses fortifications, son arsenal et sa cathédrale.

La première cathédrale de Strasbourg fut construite dans le commencement du sixième siècle, sous le règne de Clovis. Charlemagne l'acheva. Cette cathédrale n'est pas celle qui subsiste aujourd'hui; le feu du ciel, qui n'épargne pas plus que les autres les monuments consacrés à Dieu, la réduisit en cendres. Reconstituée après ce désastre, elle fut pillée et brûlée par les soldats du duc de Souabe. Alors l'évêque Vernher fonda l'église qui existe aujourd'hui. Cet évêque, qui était un homme habile en toutes choses, expert en architecture, vaillant à la guerre et versé dans l'art des trai-

tés, fut envoyé en ambassade près de l'empereur grec qui le retint prisonnier, et il mourut à Constantinople. La construction de l'église n'en fut pas moins continuée, mais de nombreux incendies, tantôt descendant du ciel, tantôt apportés par l'invasion des hommes de guerre, arrêtaient et détruisaient les travaux : — L'évêque Conrad de Lichtemberg les reprit avec une activité puissante. Le chœur était terminé lorsque l'architecte Ervin donna le dessin de la façade, de la tour et de la flèche. Ervin était né à Steinbach, petit village des environs de Bade, où on vient d'élever un monument à sa mémoire. Il travailla à l'édification de son œuvre pendant quarante-trois ans. Après lui, Jean son fils continua la flèche, et Sabine sa fille orna le portail de délicates sculptures. En ce temps-là ces grandes constructions s'opéraient avec une excessive lenteur. Il y avait deux siècles environ que cette tour était commencée, lorsqu'on fit venir de Cologne Jean Hultz, qui l'acheva. L'architecte Ervin de Steinbach, son fils et sa fille, sont enterrés dans la cathédrale de Strasbourg. On trouve encore dans le même lieu le tombeau de l'évêque qui commença l'édifice et celui de Jean Moentel, qui fut dans cette ville le premier propagateur de l'art de Guttemberg.

Après avoir échappé aux désastres de la guerre et aux atteintes de la foudre, la flèche de Strasbourg faillit être condamnée à mort et exécutée révolutionnairement en 1793.

— La ville avait un comité de salut public composé d'une

centaine de terroristes ardents et actifs. Dans une des séances de cette assemblée, un de ses membres, qui était Lyonnais et qui se nommait Téterel, se leva et demanda la parole pour une motion intéressant au plus haut degré l'ordre public et la morale républicaine.

« Citoyens, dit-il, il y a dans cette ville un monument qui » offense les regards et qui irrite l'esprit de tous les bons pa- » triotes. Je veux parler de l'ex-cathédrale, dont la flèche » s'élève orgueilleusement dans les airs. Cette flèche est une » aristocrate; elle viole les lois de l'égalité en dépassant en » hauteur les maisons des citoyens. Un odieux privilège doit- » il être conservé aux monuments de la superstition qui fut » si longtemps imposée au peuple? Non, citoyens; il suffit » qu'un pareil abus vous soit signalé pour qu'il cesse aus- » sitôt. Je demande donc que la ci-devant cathédrale de » Strasbourg soit décapitée, et que sa flèche abattue prouve » que le niveau républicain, inflexible dans son œuvre, sait » passer également sur les choses et sur les hommes. »

Cette motion fut accueillie avec enthousiasme et l'arrêt allait être prononcé, lorsque quelques-uns des Strasbourgeois qui faisaient partie du comité s'émurent et demandèrent la discussion. En toute autre circonstance ils n'auraient pas bronché sur une question de principes, mais il s'agissait ici d'une affaire d'intérêt local et les principes pouvaient plier devant cette importante considération. La flèche de la cathédrale était le plus bel ornement de la cité, et à ce titre les

bons patriotes devaient y tenir non-seulement par amour-propre et par coquetterie civique, mais encore parce que ce monument, objet d'admiration et de curiosité, contribuait pour une large part à l'empressement des étrangers qui venaient à Strasbourg et au séjour des voyageurs qui s'y arrêtaient en passant. Il y avait parmi les membres du club plusieurs hôteliers qui tenaient essentiellement à ce que la ville ne perdît rien de ses attraits. Le plus ingénieux de la bande prit la parole à peu près en ces termes :

« Assurément, citoyens, il n'y a ici que des partisans de
» l'égalité, et moi, le premier, je suis l'homme du niveau. Je
» conviens que le clocher de la cathédrale est plus élevé que
» les maisons de la ville, mais est-ce sa faute si on l'a con-
» struit comme cela? Lui ferez-vous un crime de ce que ses
» auteurs ont eu la fantaisie de pousser si haut sa pointe? De
» bons républicains ne doivent pas avoir deux poids et deux
» mesures; les monuments méritent autant d'égard que les
» hommes. Or, quand il se présente un citoyen que le mal-
» heur de son origine a placé dans une condition aristo-
» cratique, un infortuné que la nature a maltraité au point
» de le faire naître noble et titré, et que ce citoyen, foulant
» aux pieds les vanités d'un temps qui n'est plus, vient à
» vous, le cœur plein de sentiments patriotiques et le bon-
» net rouge en tête, vous l'admettez dans vos rangs et vous
» le traitez en frère. Votre justice l'absout des torts de sa nais-
» sance et des erreurs du passé. Eh bien, nous réclamons

» même justice pour la ci-devant cathédrale. Déjà elle s'est
» dépouillée des oripeaux d'un culte aboli; maintenant, au
» lieu d'abattre sa flèche, coiffons-la du bonnet rouge, et
» alors, cessant d'être une insulte, l'élévation du monument
» ne servira qu'à porter plus haut et à faire voir de plus loin
» le signe glorieux de la liberté. »

Un tonnerre d'applaudissements salua l'orateur, et dès le lendemain un gigantesque bonnet rouge fut hissé sur la pointe de la flèche. Puis, pour achever la parure républicaine de l'église et pour sauver les statues de saints, de rois et d'empereurs qui ornent l'extérieur de l'édifice, on la revêtit d'une carmagnole.

Les monuments ne s'habillent pas de même étoffe que les hommes : le bonnet de la flèche était en tôle, la carmagnole fut faite en bois de sapin.

Grâce à cette coiffure, la flèche resta debout, et les figures de pierre échappèrent au massacre, grâce aux planches dont les fit recouvrir le maire de la ville et sur lesquelles on afficha pour plus de sûreté les décrets et ordonnances du gouvernement républicain.

Mais, en revanche, l'intérieur de l'église, que rien ne protégeait, fut livré à d'impitoyables ravages. Les iconoclastes révolutionnaires brisèrent les statues des saints, déchirèrent les tableaux, abattirent avec fureur les autels et les chapelles. C'est un miracle s'il reste encore dans ce temple dévasté quelques ornements d'une époque reculée, tels que la déli-

cieuse chaire du quinzième siècle, que Jean Hammezer suspendit au cinquième pilier de l'église et qui est un chef-d'œuvre de délicate broderie. Les ravageurs oublièrent aussi les vitraux de la cathédrale, merveilleuses peintures du quatorzième siècle ; les fonts baptismaux, qui valent presque la chaire ; les orgues, magnifique ouvrage du célèbre facteur Silbermann, et çà et là quelques figures, quelques ornements du moyen âge. Avant les républicains, le cardinal de Rohan, — l'homme du collier, — avait commencé la mutilation de l'église, sous prétexte de l'accommoder dans le style du temps. Le dix-huitième siècle a été de toutes manières un abominable destructeur. Il a été mortel aux œuvres de l'art par mauvais goût d'abord, par mauvais esprit ensuite. Sa bonne volonté ne valait pas mieux que sa fureur ; ses caresses étaient aussi funestes que ses coups. Il avait la manie d'embellir, et il gâtait tout ce qu'il touchait ; puis, il eut la passion de détruire, et il ne réussit que trop bien dans ses violences. Sous les prétendus embellissements de cette époque, sous les festons et les astragales qu'on posait partout avec une grâce massacrant, le caractère primitif du monument s'effaçait peu à peu. Nul ne songeait alors à défendre l'église contre ces détestables restaurations. Déjà, un jubé, construit par Ervin de Steinbach, avait été abattu par ce seul motif que l'évêque d'alors n'aimait pas le jubé. L'ancienne distribution de l'église avait disparu pour élargir le chœur aux dépens de la nef. Le badigeon envahissait

les fines ciselures des colonnettes ; de monstrueuses bâtisses s'accrochaient aux piliers ; rien n'était respecté, et l'intérieur de la sublime cathédrale allait peut être périr sous la truelle des maçons, lorsque le marteau des terroristes l'attaqua.

Il ne faut pas oublier de voir dans la cathédrale de Strasbourg, la célèbre horloge astronomique, merveilleux travail, chef-d'œuvre de l'art. Une horloge de ce genre existait déjà dans l'église au quatorzième siècle, mais ses rouages s'arrêtèrent, faute de soins, ses ressorts périrent par accident ou moururent de vieillesse, et il fallut attendre longtemps des mécaniciens assez habiles pour réparer cette perte. Trois savants artistes de Strasbourg commencèrent l'œuvre qui fut achevée en 1574 par les frères Isaac et Josias Habrecht de Schaffouse. Cette seconde horloge, usée par le temps, rendit le dernier soupir en 1789. Sa résurrection, votée par le conseil municipal, fut confiée, en 1838, à M. Schwilgué de Strasbourg, qui, dans l'espace de six années, accomplit le prodigieux ouvrage qu'on admire aujourd'hui.

Quatre figures, représentant les quatre âges de la vie, frappent les quarts d'heure : l'Enfance frappe le premier ; l'Adolescence le second ; l'Age mûr le troisième ; la Vieillesse le quatrième. La Mort frappe les heures, tandis qu'un des deux génies, assis près du cadran, retourne un sablier. A midi les douze Apôtres passent et s'inclinent devant Jésus-Christ qui les bénit en levant la main ; au même instant un

coq, perché sur un clocher, chante en battant des ailes. — L'horloge marque la date et le nom de chaque jour, le saint ou la fête qui le consacre ; elle est enrichie d'un comput ecclésiastique, d'une nouvelle sphère céleste et d'un planétaire d'après le système de Copernic ; elle annonce le temps vrai, le temps sidéral, les phases de la lune, les éclipses et toutes les révolutions des astres. — La mécanique n'avait jamais produit d'œuvre aussi complète et aussi remarquable.

Après la cathédrale, le monument religieux qui attire la curiosité des visiteurs est l'église de Saint-Thomas consacrée au culte protestant. Le principal ornement de cette église est le tombeau du maréchal Maurice de Saxe, chef-d'œuvre du sculpteur Pigalle. Si le vainqueur de Fontenoy n'eût pas professé la religion luthérienne, sa dépouille mortelle aurait trouvé place dans les caveaux de Saint-Denis, au milieu des sépultures royales, à côté de Turenne, qui était né dans la religion réformée, lui aussi, mais qui fut converti par Bossuet. Le héros qui avait vécu hors de l'Église ne pouvait être admis après sa mort dans le sein et aux honneurs de la religion catholique ; c'est ce qui fit dire à la reine de France, Marie Leczinska, qu'il était bien triste de ne pouvoir chanter un *De profundis* pour un homme qui avait fait chanter tant de *Te Deum*. De son vivant, et par le même motif, le maréchal de Saxe n'avait pas pu être décoré du cordon bleu ; l'ordre du Saint-Esprit étant, ainsi que l'indique son titre, une décoration essentiellement ca-

tholique. Pigalle a représenté Maurice de Saxe debout, descendant au cercueil, entouré des trophées de ses victoires. Drapée dans un linceul, la Mort l'appelle et lui montre, vide, le sablier de sa dernière heure. Vainement la France éplorée s'efforce de repousser l'impitoyable Mort; vainement elle cherche à retenir le grand homme qui l'a faite si glorieuse. Aux pieds du héros, l'aigle, le lion, le léopard, représentent les nations qu'il a vaincues. Près de son cercueil, Hercule apporte le tribut d'une grave douleur, et l'Amour en pleurs éteint son flambeau.

L'allégorie est complète. On y retrouve le victorieux, le fort, le galant Maurice. Les trophées, les étendards, les armes, l'aigle abattu, le lion rampant, le léopard renversé, rappellent la prise de Prague, les victoires de Fontenoy, de Laufeld, de Rocoux, la défense de l'Alsace et la conquête des Pays-Bas. Hercule ne pouvait se dispenser de rendre un suprême hommage à la main puissante qui cassait en deux un fer de cheval ou un écu de six livres, et qui, prenant entre ses doigts une baguette de fer, la tordait en tire-bouchon. Le maréchal de Saxe était l'homme le plus vigoureux de son temps, et on citait des prodiges de sa force herculéenne. L'amour devait payer aussi son douloureux tribut à la perte d'un héros qui s'était toujours montré si dévoué à ses lois, si ardent à son culte. Le grand Maurice se signala dans la carrière amoureuse par autant de prouesses que sur les champs de bataille. Sa passion pour les femmes égalait sa passion

pour la gloire. Le dieu charmant qui pleure sur sa tombe lui rendit d'éclatants services et lui causa de graves dommages. Ce fut l'amour qui lui donna pour père l'électeur Auguste de Saxe, roi de Pologne, et pour mère la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, issue d'une des plus nobles familles de Suède. Maurice, né sur les marches d'un trône, illustre par ses actions guerrières, jeune, beau, aimable, ne voyait aucune limite à son ambition, et il conçut l'espoir d'être élu duc de Courlande en épousant la fille d'Iwan V, Anne Iwanowna. La princesse l'encouragea dans ces projets, mais il rencontra un obstacle formidable dans l'opposition de la czarine Catherine I^{re}, qui envoya le prince Mentzikoff l'attaquer dans Mitau, où il s'était renfermé. Les ressources lui manquaient pour soutenir cette lutte inégale, mais il avait laissé à Paris un tendre souvenir dans le cœur d'une actrice célèbre; Adrienne Lecouvreur vendit ses diamants et son argenterie et en retira une somme de quarante mille livres qu'elle fit passer au comte de Saxe. Après bien des vicissitudes, et en dépit de la czarine, le mariage était en bon chemin; la princesse avait appelé Maurice auprès d'elle, à sa cour; mais là, non content du bonheur qui s'offrait à lui, le héros, entraîné par son ardeur inconstante, devint amoureux d'une demoiselle d'honneur, et noua une intrigue nocturne qui rappelait l'aventure d'Eginhart et de la fille de Charlemagne, — avec cette différence toutefois, qu'à Ingelheim, la fille de Charlemagne portait Eginhart sur ses

épaules pour que la trace des pieds d'un homme ne fût pas empreinte sur la neige, tandis que dans les jardins de la princesse Iwanowna, c'était le comte de Saxe qui portait la jeune fille, afin qu'à la lumière du jour la neige ne trahît pas les ténébreux égarements d'une demoiselle d'honneur. La précaution était bonne, mais, malheureusement pour le comte, il fut surpris dans un de ses pèlerinages, et la princesse, furieuse, rompit le mariage et bannit à tout jamais l'infidèle de sa présence. Cette mésaventure fit perdre au comte mieux que le duché de Courlande, car la princesse Iwanowna monta sur le trône de Russie, où elle eût fait asseoir son époux. Voilà ce que l'amour aurait pu donner, voilà ce qu'il coûta au comte Maurice de Saxe, — et voilà ce qui justifie sa présence sur le mausolée du héros.

Pendant la Révolution l'église de Saint-Thomas devint un magasin à fourrages. Le tombeau du maréchal de Saxe n'aurait pas échappé à la profanation, et les vandales qui s'acharnaient contre les œuvres de l'art auraient brisé ce monument, si une main protectrice n'avait pris soin de le masquer sous une enveloppe faite avec des bottes de foin. Plus tard, quand les mauvais jours furent passés, le mausolée reparut, et lorsque l'armée de Desaix traversa Strasbourg, on vit un grenadier entrer dans l'église de Saint-Thomas, s'agenouiller devant le tombeau du maréchal de Saxe, tirer son sabre et l'aiguiser sur le marbre de l'héroïque monument.

Jamais la mémoire du vainqueur de Fontenoy ne reçut un plus bel hommage.

Vous avez contemplé la mort dans toute sa majesté, dans toute sa splendeur monumentale, vous allez la voir réduite à l'état de curiosité et d'exhibition foraine, faisant concurrence aux figures de cire et autres spectacles de bateleurs; du drame nous passons à la parade.— Au moment où vous vous disposez à sortir de l'église, le sacristain ouvre une porte et vous invite à entrer dans une petite salle voûtée.— C'est le théâtre, c'est le tréteau de la funèbre comédie. Il n'en coûte que 50 centimes pour les bourgeois. Messieurs les militaires ne sont pas taxés. Vous entrez. On vous montre deux longues boîtes couvertes d'un vitrage. Ces boîtes sont des cercueils; dans ces cercueils sont renfermés les deux personnages de la pièce, deux cadavres trouvés il y a quelques années en fouillant les caveaux de l'église. On ne les a pas rendus à la sépulture, sous prétexte qu'ils étaient bien conservés, agréablement momifiés et dignes d'être montrés au public. C'est à peine si l'on peut croire à un pareil oubli des convenances, à une pareille violation du respect voué à la cendre des morts. Cependant les deux cadavres, traités avec cette impiété si cavalière, furent d'illustres vivants; l'un était un comte de Nassau, mort dans la force de l'âge, l'autre la fille de ce comte, décédée en la fleur de son quinzième printemps.

Tous deux sont vêtus à la mode du dix-septième siècle,

et de façon à faire valoir leur disgrâce. Les habits du comte étaient en mauvais état à cause de l'humidité de la tombe où ils avaient séjourné; on l'a costumé à neuf, ainsi qu'il convient à un gentilhomme mis sous verre. La petite comtesse a gardé ses anciens vêtements, qui sont encore présentables. Le visage du comte a été, dans l'intérêt de sa conservation, enduit d'une sorte de vernis luisant et bistré qui le fait ressembler à ces têtes d'ennemis vaincus que les sauvages d'Amérique portent en guise de trophée. La tête de la petite comtesse ne représente qu'une poignée de cendres où l'on retrouve les vestiges d'une figure humaine à peu près comme on distingue les traces de l'écriture sur du papier brûlé.—Mais, à défaut du pieux sentiment qui devrait défendre tout squelette humain contre une semblable profanation, comment se fait-il que les ducs de Nassau, qui comptent parmi les princes les plus puissants des bords du Rhin, souffrent que deux de leurs ancêtres, insultés dans leur dépouille mortelle, servent ainsi d'amusement aux curieux et de pourboire à un sacristain?

En 1815, après Waterloo, Strasbourg fut le théâtre d'un des événements les plus singuliers que signale l'histoire militaire de notre temps.

Le général Rapp, commandant l'armée du Rhin, était venu s'enfermer dans la ville; bientôt les destinées de l'empire étant accomplies, la Restauration donna aux chefs de corps l'ordre de licencier leurs troupes. Rapp reçut cet ordre comme

les autres généraux. L'armée du Rhin était mécontente de son chef. Elle lui reprochait la mollesse de sa conduite dans les dernières opérations; elle ne lui pardonnait pas de l'avoir tenue immobile dans les lignes de Wissembourg, pendant que l'ennemi passait tranquillement le Rhin sous ses yeux; elle ne comprenait pas que le général qui avait donné tant de preuves de courage eût obstinément battu en retraite dans cette campagne et sollicité la suspension d'armes qui fut conclue avec le général autrichien, prince de Hohenzollern. L'ordre du licenciement fit éclater les mauvaises dispositions jusqu'alors contenues. L'armée refusa d'obéir. On lui devait plusieurs mois de solde et on la payait de vagues promesses. Lorsque le général Rapp ordonna aux troupes de déposer les armes, les soldats lui répondirent qu'ils cessaient de le reconnaître pour leur chef, et, procédant comme les légions romaines à l'élection des empereurs, l'armée du Rhin éleva au commandement un simple sergent d'infanterie légère nommé Dalouzy.

C'était un emploi périlleux et une mission difficile; car, pour répondre à la confiance de ceux qui l'avaient mis à leur tête, Dalouzy s'était engagé à leur faire payer intégralement l'arriéré de la solde, et il voulait arriver à ce but en évitant les violences et en prévenant les collisions sanglantes que la plus légère étincelle eût allumées. Il fallait se montrer à la fois ferme et prudent, faire agir la révolte et la contenir; c'est ce qu'il fit. Dès qu'il eut accepté le commandement,

Dalouzy prit des mesures énergiques ; il désarma les officiers et renferma le général Rapp prisonnier dans son hôtel, sous la garde d'une compagnie de grenadiers. Une proclamation apaisa la terreur des habitants ; un ordre du jour affiché dans les casernes et sur les murs de la ville prononça la peine de mort contre tout militaire qui entrerait dans un cabaret, insulterait un citoyen ou commettrait la moindre rapine. Les soldats obéissants se maintinrent dans les limites du calme, de la sobriété, de la modération et de la probité la plus sévère. Après avoir ainsi assuré la tranquillité publique, Dalouzy convoqua le conseil municipal, qui s'assembla aussitôt, et il lui présenta sa requête.

« On doit plusieurs mois de solde à l'armée qui a défendu
» le territoire et la ville de Strasbourg, dit-il, et on veut la
» licencier sans la payer, c'est une injustice, c'est un vol que
» nous sommes déterminés à ne pas supporter. Je répons
» pour vingt-quatre heures des soldats qui m'ont nommé
» leur chef. Il faut que dans ce délai la ville acquitte la dette
» du pays et fasse l'avance de l'arriéré, qui se monte à sept
» cent mille francs. Nous avons le droit, nous avons aussi la
» force. Si vous ne vous exécutez pas de bonne grâce, nous
» serons obligés de frapper une contribution et de la lever de
» haute main, ce qui peut-être ne se ferait pas sans désordre
» et sans excès. Aidez-moi donc à prévenir les malheurs
» qui vous menacent et à remplir pacifiquement la tâche qui
» m'est imposée. »

Le conseil ne résista pas à cette harangue. Le lendemain Dalouzy rassembla les troupes, leur rendit compte de sa conduite en quelques mots pleins de bon sens, de vigueur et de modestie; il fit avancer les fourgons qui portaient les sept cent mille francs votés et versés par les municipaux; chacun reçut son arriéré de solde et son congé; les officiers furent appelés à reprendre leur épée; le général Rapp eut la permission de sortir de son hôtel, et Dalouzy déposa le commandement.

Après une telle action, le sergent Dalouzy devait être fusillé comme chef d'une révolte, ou récompensé pour les désastres qu'il avait prévenus en déployant dans cette périlleuse affaire une énergie, un sang-froid et une sagesse admirables. — Le ministre de la guerre alla prendre les ordres du roi; Louis XVIII répondit qu'il faisait grâce à Dalouzy et voulait qu'il fût réintégré dans une légion avec ses galons de sergent. Ce n'était pas assez. Dalouzy, qui avait commandé l'armée du Rhin pendant vingt-quatre heures, qui avait présidé le conseil municipal de Strasbourg et obtenu pour ses troupes un subside de sept cent mille francs, n'était pas fait pour rester sous-officier. Il quitta la France et alla demander du service dans l'armée du vice-roi d'Égypte, où il obtint bientôt un grade élevé.

Le dernier événement politique et militaire qui a ému la ville de Strasbourg est l'étrange tentative du prince Louis Bonaparte, neveu de Napoléon, qui voulut, en 1836, res-

saisir par un coup de main plus que téméraire l'héritage impérial. On sait comment se termina cette échauffourée, qui, après avoir pris au début les allures d'une révolution faite par l'armée, échoua devant la simple opposition d'un lieutenant d'infanterie. Le plan du prince Louis était de s'emparer d'abord d'une place forte, et de partir de là pour conquérir la France, comme Henri IV, ou plutôt comme Napoléon au retour de l'île d'Elbe. Son choix se fixa sur Strasbourg, parce que c'était la citadelle la plus voisine de sa résidence. Le prince habitait alors, sur la frontière de la Suisse, entre Constance et Schaffouse, sur les coteaux qui bordent le Rhin, le château d'Arenenberg, appartenant à sa mère, Hortense de Beauharnais, veuve de Louis, qui avait été roi de Hollande. Il avait là quelques partisans fascinés par son nom, enthousiastes des souvenirs de l'empire. Heureusement que l'affaire, d'abord menaçante, se termina sans combat et presque sans bruit. Tout se passa dans les casernes, de grand matin, et les bourgeois de Strasbourg, à leur réveil, apprirent avec étonnement qu'à la pointe du jour la monarchie de juillet et l'empire s'étaient trouvés aux prises. Il n'y eut pas une seule goutte de sang répandu; les principaux acteurs du complot se laissèrent prendre sans résistance; on les jugea et on les acquitta, parce qu'ils avaient été plus insensés que coupables, et qu'en pareil cas les conseils de la miséricorde doivent prévaloir sur les rigueurs de la justice.

Le génie militaire n'a rien créé de plus parfait que les

fortifications de Strasbourg; la France n'a pas de meilleure gardienne que cette ville. Les historiens de l'antiquité nous apprennent que déjà, du temps de la domination romaine, Argentorat était le siège d'une manufacture d'armes; Strasbourg a conservé cette industrie guerrière, et possède aujourd'hui une fonderie de canons et un arsenal remarquables. Le bruit des armes n'a pas fait perdre à la ville ses habitudes studieuses; si elle a toujours une nombreuse garnison de soldats, elle compte aussi une foule d'étudiants qui suivent assidûment les cours de ses facultés de théologie, de droit et de médecine.

Les deux principales places de Strasbourg ont pour ornement les statues de deux grands hommes : Gutenberg et Kléber. — Gutenberg naquit à Mayence, mais Strasbourg était sa patrie d'adoption; il l'habita longtemps, et ce fut dans cette ville qu'il fit les premiers essais de la sublime invention qui a immortalisé son nom. — Le vainqueur de Savenay et d'Héliopolis, le héros qui joignait au courage du soldat et aux talents du général un noble caractère, un cœur loyal, une âme pure, Kléber, était né à Strasbourg.

Un autre grand capitaine de notre temps, Kellermann, duc de Valmy, maréchal de France, vit le jour dans cette cité féconde. Strasbourg se recommande par d'autres illustrations, et a vu naître encore un grand nombre d'hommes célèbres et distingués dans les arts, dans les sciences, dans les lettres.